

Pain de ble non Moulu

Un nouveau procédé de panification auquel ses inventeurs ont travaillé depuis plusieurs années, et qui toutefois n'a pas, jusqu'à ce jour, fait beaucoup parler de lui, paraît destiné à révolutionner l'industrie de la fabrication du pain.

LA MAISON DE CAMPAGNE

M. et Mme Donnenois étaient deux bons petits bourgeois dont la façon de vivre rappelait celle des mignonnes perruches dites "inséparables."

Tendrement unis, ne se quittant jamais, toujours assis chez eux tout près l'un de l'autre, et caquetant inintermittamment de leurs petites affaires, ils donnaient bien l'impression de vivre sur le même bâton et devant la même mangeoire.

M. Donnenois s'était retiré à cinquante-huit ans du commerce (répertoires, registres, articles pour bureaux), avec des rentes qui lui assuraient seulement une très modeste aisance.

Pourtant M. et Mme Donnenois étaient, malgré la modicité de leurs revenus, les plus heureux du monde parce qu'ils avaient trouvé le secret du bonheur—que tant d'autres ont cherché en vain!

Ce secret, qu'il n'y a aucune indiscretion à révéler, bien au contraire, le voici dans toute sa simplicité: "Lorsque l'on a un rêve au-dessus de ses moyens, au lieu de se lamenter, de maudire le sort, faire intervenir une transaction consolante entre son désir et la réalité."

Exemple: M. et Mme Donnenois avaient caressé toute leur vie—et caressaient avec plus de tendresse que jamais depuis leur retraite—le rêve follement ambitieux étant donné la modicité de leurs ressources, de posséder une jolie maison de campagne. Alors, qu'avaient fait, au lieu de gémir, au lieu d'empoisonner d'amertume leur existence, M. et Mme Donnenois? Ils avaient entre leur désir et la réalité fait intervenir la transaction consolante!

Cette jolie maison de campagne, ils la possédaient! Et aussi charmante, aussi luxueuse qu'ils le souhaitaient... Elle avait l'aspect extérieur d'une petite ferme vieillotte artistiquement restaurée... Elle était flanquée d'un antique pigeonnier qui faisait tourelle... La charpente en était apparente, comme il est de rigueur en Normandie... Le toit était fait de vieilles tuiles... Le chaume de la porte normande était coiffé d'iris et de giriflée... Quelque part se cachait un puits primitif enguirlandé de vignes vierges et de houblon...

Le terrain alentour ne mesurait guère plus de deux ou trois hectares, mais c'était assez pour ménager auprès du jardin anglais et de la classe à potagers un potager et un bas-cour.

Semés à profusion sur le tout, des roses et des pois de senteur... Où était-elle placée, cette ravissante maison? Dans quel département? Sur quelle ligne?... Ils n'en savaient rien encore... Pour le moment elle n'existait que sur le cadastre de leur imagination, mais ils s'en occupaient tellement, ils en parlaient avec une telle précision, que si leur rêve n'était pas encore de la réalité, il n'était certainement plus tout à fait du néant.

Mais, direz-vous, leur espérance ne reposait sur rien, M. et Mme Donnenois étaient tout bonnement deux auto-suggestionnés, deux hallucinés, deux visionnaires!

Erreur. Moyennant un, deux ou cinq francs, prélevés de temps en temps sur leur budget, les deux paisibles philosophes sans le savoir pouvaient croire à la réalisation imminente de leur rêve: ils avaient toujours chez eux un billet d'une loterie importante, organisée pour une bonne œuvre et offrant de sérieuses garanties, grâce auquel un gros lot de vingt-cinq, cinquante ou cent mille francs devait leur échoir prochainement.

C'était la conviction qu'il avaient de réaliser ce gain à date fixe qui les incitait à mettre dans la discussion de leurs futurs projets une assurance tout à fait encourageante.

Il ne s'agissait plus en effet d'un rêve échafaudé sur du vide, d'un château construit sur du sable espagnol, mais d'une possibilité qui confinait à la certitude.

La somme nécessaire à l'acquisition de la ravissante propriété était quelque part dans une banque; l'extraction d'une roue mécanique, le 12 juin prochain, de leur numéro, ferait passer cette somme dans leur coffre et ils n'auraient plus qu'à courir dans une agence, chez un notaire ou un avoué.

Et ils se comportaient exactement comme s'ils étaient assurés de réaliser ce 12 juin leur si cher désir, comme s'ils s'agissait enfin, non d'une chance, mais d'une échéance.

Ils visitaient les études et les agences, consultaient les journaux spéciaux, cherchant inlassablement la maison dont l'apparence se rapprocherait le plus de la ferme vieillotte au pigeonnier et au puits pittoresques.

En même temps, ils s'occupaient de la meubler... Ils allaient dans les magasins avec des listes préparées, et obtiennent—platoniquement—des tentures, des tapis, des rideaux, des meubles rustiques amusants...

Arrêtés aux devantures des marchands d'antiquités, ils jetaient leur dévolu sur certains bibelots... Ces landiers en fer forgé du seizième siècle seront bien dans la vieille et haute cheminée paysanne... Et ce bahut vermoulu ne fera pas mal non plus avec ses ferrures en fleurs de dans la salle à manger... Cette fontaine en cuivre rouge égalerait l'entrée. Et ce

PHOTOGRAPHIE D'UN ECLAIR



Voici une photographie remarquable d'un éclair d'un voltage de plus d'un million et demi de h. p. produit dernièrement par le Dr. Steinmetz, considéré comme un de nos plus grands savants dans le domaine de la science électrique, mort dernièrement.

Les Corbeaux

En France, on désigne sous le nom général de corbeaux plusieurs variétés de corvidés assez voisines: la corneille noire (corvus corone), la corneille grise (corvus cornix), qui a la tête, les ailes et les remiges noires et le reste du corps gris foncé; le corbeau bleu (corvus trypanocorax fugilinus), plus petit, et qui a la face entièrement dénudée. Ces diverses espèces s'offrent, quant aux caractères, que de faibles différences; aussi sont-elles communément confondues.

Le corbeau se rencontre rarement solitaire; quand cela arrive, il s'agit de jeunes, qui ne sont pas encore accouplés, car, une fois la compagnie choisie, le corbeau la conserve pendant de longues années, vraisemblablement toute sa vie durant. La saison des amours commence en février ou mars; les conjoints vivent alors dans une intimité plus grande qu'à aucune autre époque, ils causent entre eux amicalement et le mâle s'efforce à mille mouvements des plus singuliers pour plaire à sa compagne. Les freux sont particulièrement exubérants en cette saison; les femelles ont niche la tribu sont remplies d'un assourdissant vacarme; malheur au promeneur distrait qui se risque sous les arbres, dont quelques-uns portent jusqu'à quarante nids et plus; ses vêtements seront irrémédiablement souillés par les ordures qui tombent en pluie du haut des branches et blanchissent uniformément le sous-bois. La ténacité avec laquelle ils s'obstinent à demeurer dans l'endroit choisi en fait des voisins peu désirables et la municipalité de Leipzig est le plus grand malade à débarrasser la ville d'une bande de freux qui s'étaient installés sur les arbres d'une promenade, au grand dégoût des passants.

Dès les premiers jours d'avril, la tribu s'occupe en commun de construire les nouveaux nids et de restaurer les anciens; les nids se composent d'une charpente de branches sèches, d'un lit d'herbe, d'écorce et de racines cimenté avec de l'argile, et d'un feutrage intérieur de laine, de poils, de mousse voire même de chiffons. Chaque nid contient de 3 à 6 œufs d'un bleu verdâtre tacheté de vert olive; la femelle couve seule tandis que le mâle s'occupe de la nourriture.

STINNES CHERCHE DE L'ARGENT

Londres.—Le Daily Express écrit qu'au cours de ces deux dernières semaines, plusieurs agents de Hugo Stinnes ont essayé, à Londres, de négocier un emprunt de cinq millions de livres. La députation comprenait plusieurs directeurs de mines, ou de firmes métallurgiques, mais n'était pas accompagnée de représentants du gouvernement allemand.

Les représentants de Stinnes auraient offert comme garantie de l'emprunt, dit-on, de grosses sommes en monnaies étrangères placées hors d'Allemagne. L'emprunt viendrait à échéance dans trois ou cinq ans et serait employé à fournir un charbon d'Allemagne non occupé, pendant le prochain hiver.

En 1664, les trois premières cloches fondues au Canada furent bénites; ces cloches avaient été fondues à Québec.

Un acre planté en tabac doit donner 700 tonnes de tabac.

Un Coin de la France

Au sud de Luçon et de Fontenay-le-Comte, le long de la côte, s'étend, sur partie de trois départements: Vendée, Deux-Sèvres, Charente-Inférieure, une étrange région, qui, selon un géographe, rappelle l'antique Flandre, tantôt les bords inondés de quelque rivière dans les plaines vierges d'Amérique; c'est le Marais Poitevin. Imaginez un pays d'une superficie d'environ 40,000 hectares, à la terre grasse et humide, couverte de prairies, de champs de chanvre, sillonnée par quelques petites rivières lentes et paresseuses, aux eaux semées de nénuphars, le Lay, la Vendée, l'Autise, etc., et par une infinité de canaux. Parfois bordés de digues, ombragés de frênes, de saules et de peupliers, ces canaux, rectilignes ou sinueux, s'entrecroisent et forment comme une sorte d'immense réseau. Autrefois, le pays était une énorme étendue de vase, laissée par la mer qui le couvrait dans des temps reculés, semée de lacs et d'étangs, hérissée de quelques îlots. Peu à peu, par un lent et méthodique travail de dessèchement auquel se livraient les habitants qui vivaient dans les îlots, il est devenu une contrée fertile.

Le par la, sur des buttes ou de légères élevations, se dressent des villages, des fermes isolées. On voyait les grands carres des pres comme des forêts grises, liées et coupées, qui diminuaient de taille en s'éloignant. Par endroits, des canaux, se coupant à angles droits donnaient une impression de miroir terni. Des fumées se tordaient lentement dans le brouillard, surgissant des silhouettes un peu plus sombres, comme les oasis d'un désert, et c'étaient les fermes maréchales bâties sur d'immenses exhaussements du sol.

Ainsi, dans La Terre qui meurt, M. René Bazin décrit une autre région marécageuse de Vendée, mais toute semblable au Marais Poitevin. Peu de routes ou de sentiers. Les canaux en tiennent lieu. Aussi les habitants ne connaissent-ils guère d'autre moyen de transport que la barque. Chacun a sa sienne, amarrée près de sa demeure. Cérémonies joyeuses ou tristes, noces ou enterrements, tout suit la même voie. Les commerçants, du boucher au boulangier, débilitent et passent en bateau la niche ou le pot au feu. Et c'est de la même façon que les fermières s'approvisionnent.

Quand vient l'automne et les pluies, rivières et canaux débordent et le Marais n'est plus qu'une étendue d'eau miroitante. Alors les chaussures en digne sont souvent submergées et impraticables. C'est à peu près uniquement en canot que l'on peut se rendre de ferme en ferme.

Par sa nature même, le Marais Poitevin, sorte de vaste Venise champêtre, est resté à l'abri des transformations modernes et on y trouvera longtemps encore un pittoresque qui le rend un des coins les plus curieux de France.

Quelle que soit la manière qu'un ébaltaire donne son cœur, il se réserve toujours le droit de le reprendre.

Lafayette qui, déjà, à cette épo-

Nouveau Dispositif d'Eclairage

Pour que l'éclairage d'un refuge donne entière satisfaction, il est nécessaire qu'il soit facile à reconnaître, de jour comme de nuit. Un globe rouge placé en haut d'un pilastre, dans le centre d'un refuge, présente l'avantage d'être vu très distinctement et d'éviter toute confusion avec les sources de lumière utilisées pour l'éclairage. Mais, d'un autre côté, ce mode de signalisation à la grave défaut de ne pas éclairer du tout le petit trottoir qui constitue le refuge. L'installation d'un appareil signalant et éclairant en même temps peut, cependant, être envisagée, sans pour cela que son prix de revient soit élevé. En outre, l'entretien d'un tel signal doit être le plus facile possible. La difficulté a été entièrement surmontée par un dispositif simple et économique, employé à Chicago. Un certain nombre de ces globes candélabres ont été mis à l'essai pendant quelque temps dans les carrefours à circulation intense des boulevards de Chicago et ont donné toute satisfaction. Tout d'abord, on a remplacé les globes rouges teints dans la masse, et qui coûtent fort cher, par un globe transparent ordinaire. On obtient les diverses colorations nécessaires pour atteindre le but poursuivi au moyen d'un réflecteur conique en métal construit en deux parties, qui sont réunies après avoir été placées dans le globe translucide. Ce globe est porté par un groupe de lampes maintenu par le support du globe.

Le groupe de lampes se compose de deux lampes à incandescence de couleur rubis, situées à la partie supérieure, et de deux autres lampes claires en dessous. Le tout est soutenu par la colonne de l'appareil dans l'exacte position voulue.

Quand le globe est placé sur la tige-support, le réflecteur métallique, fermé, s'ajuste de lui-même sur les lampes et divise le globe en deux compartiments. La partie supérieure du globe apparaît rouge, tandis que la partie inférieure illumine clairement le refuge entourant le pied du candélabre.

COOPER CHEZ LOUIS-PHILIPPE

Fenimore Cooper chez Louis-Philippe! Voilà un titre qui, tout d'abord fera sursauter le lecteur. La première image en effet qu'une pareille association de noms suggère à l'esprit, c'est celle d'une rue de Sieux et d'Iroquois, dûment tatoués et emplumés, traversant avec des cris de guerre des salons rococois où, armé seulement de son immortel parapluie, le roi-coiteux, entouré de dames en châles-tapis, les regarde passer en écarquillant des yeux ronds sous un toupet qui se dresse. Et pourtant, Fenimore Cooper est bien allé chez Louis-Philippe.

Il ne faut pas oublier que le succès des livres de Cooper chez nous est en partie dû à ce fait que Cooper a, pendant sept ans, vécu en Europe, et principalement en France. Il s'était même si bien accoutumé aux mœurs du Vieux-Monde que lorsqu'il entra dans le Nouveau, il y trouva tout dépaycé et dut y soutenir, contre ses compatriotes, des polémiques assez violentes. Il existe un livre de Cooper tout plein de curieux détails sur la politique intérieure de la France au temps de Louis-Philippe: A residence in France with an excursion up the Rhine and a second visit to Switzerland.

C'est dans ce livre précisément que se rencontre, le récit d'une visite de l'écrivain américain chez Louis-Philippe.

C'était en 1830, et Lafayette le connaissait au Palais-Royal en même temps qu'un autre Américain, Mr. Maclane. Dans l'antichambre, une conversation s'engagea entre Lafayette et le maréchal Soult, qui, tous deux, boitaient un peu à la suite d'une blessure qu'ils avaient naguère reçue à la jambe. Soult rappela que c'était à Gènes que son genou avait été "un peu maltraité"; Lafayette, lui, dit qu'il y avait cinquante ans qu'il avait été blessé. "C'était en Amérique et pour une bonne cause." Le Roi, qui était habillé en général de la garde nationale et ne portait aucune décoration, se contenta de serrer la main à Fenimore Cooper. La Reine, par contre, exprima le désir de dire quelques mots aux étrangers. "Elle s'adressa d'abord en français à mon compagnon, et je dus tenir lieu d'interprète; mais la Reine, immédiatement, déclara qu'elle comprenait bien l'anglais, tout en parlant fort mal... Mme Adélaïde semblait être plus familiarisée avec notre langue." Il était amusant, raconte Cooper, d'examiner les divers individus qui venaient faire leur cour au nouveau souverain. "Beaucoup m'étaient connus personnellement et intimement comme de très loyaux sujets du dernier roi; c'étaient des soldats qui, trois mois auparavant, n'auraient pas hésité sur un commandement de Charles X, à passer Louis-Philippe au fil de l'épée. L'un d'eux fut reçu par le nouveau Roi d'une façon glaciale, et je ne pus m'empêcher—dit Cooper—de comparer, à ce moment, l'indécision et le flottement de son attitude à celle d'un régiment qui plus devant une salve inattendue."

Lafayette qui, déjà, à cette épo-

LE PLUS VIEIL INSTRUMENT NAUTIQUE

On sait qu'au quatrième siècle, entre les années 324 et 334 après Jésus-Christ, l'empereur, Constantin le Grand avait donné l'ordre de rassembler des œuvres d'art des différentes régions de la Grèce pour orner sa ville nouvelle: Constantinople, où, d'ailleurs, on a retrouvé des statues de tous les centres artistiques de l'Hellade, sauf d'Argos; or, il paraît inadmissible que Constantin ait voulu négliger les œuvres des artistes de cette dernière cité, qui passait pour la plus ancienne ville de la péninsule et dont l'école de sculpture était célèbre.

Longtemps on s'est demandé ce qu'avaient pu devenir ces objets d'art, jusqu'à un jour où on a retrouvé, à Antikythera, un bateau qui, depuis de nombreux siècles, gisait au fond de la mer, et que grâce aux perfectionnements des procédés modernes on a pu visiter de façon très complète. Nous n'insisterons pas ici sur la technique de la découverte, ni sur la description des objets d'art extraits de l'épave, qui offrent le grand intérêt de permettre la fixation de l'époque et du lieu d'origine du bateau; aujourd'hui, nous nous attachons uniquement à un instrument en bronze totalement inconnu jusqu'alors, et dont M. Jean Mascart, le savant directeur de l'Observatoire de Lyon, a récemment publié la description. Cet appareil, qu'on peut considérer comme le plus vieux instrument européen d'astronomie nautique, a été minutieusement étudié par un officier de la marine grecque, M. Syronos, mais il reste bien des points obscurs; M. Mascart, à qui nous sommes redevables de ces renseignements, s'est efforcé d'en élucider quelques-uns.

Bien que cet instrument soit presque entièrement détruit par les siècles passés dans les eaux de la mer et par la pression de plusieurs atmosphères qu'il eût à supporter, il laisse reconnaître qu'il cache en lui un merveilleux mouvement mécanique. Dans la tradition écrite que nous ont laissée les Anciens, on ne trouve pas la moindre allusion à un appareil contenant un mouvement aussi compliqué; il est donc d'autant plus regrettable que cette pièce nous soit parvenue en si piteux état. Sous l'action du milieu marin, il s'est formé, aux dépens du métal, une croûte de cristaux qui ne peut être enlevée que difficilement sans entraîner une destruction plus grande encore de l'appareil; de plus, sous ces influences diverses, le métal a diminué de telle sorte et est tellement rongé par endroits que le nettoyage peut risquer d'entraîner une destruction plus complète.

Cette trouvaille d'Antikythera consiste en trois morceaux principaux et en une petite roue dentée. Le premier morceau est formé de deux plaques rectangulaires ayant à peu près 13 centimètres sur 16 centimètres, l'épaisseur étant de 2 millimètres environ, et clouées l'une sur l'autre, de telle sorte qu'elles ne semblent former qu'une masse unique; les traces des clous sont encore visibles çà et là. Si on regarde la plaque par sa face antérieure, on remarque autour d'un axe perpendiculaire une grande roue dentée avec quatre rayons inégalement larges, reliés ensemble à angle droit. Plus loin, il y a quelque chose comme le moyen d'une roue dentée et enfin, à quelque distance des bords inférieur et supérieur, se dressent des chapiteaux qui semblent avoir eu pour but de porter des axes cylindriques; au milieu, on voit une rainure qui servait à introduire une clef, encore existante.

L'autre face de cette même pièce révèle un mécanisme encore plus compliqué se composant de cercles concentriques dentés, de diamètres différents.

La seconde pièce n'est pas moins remarquable; d'autres marques ainsi que des cercles concentriques sont profondément entaillées dans sa masse; il subsiste encore des traces d'inscription dont la troisième pièce porte aussi des fragments malheureusement illisibles.

INTERDICTION EN FRANCE DU FILM "LA GARÇONNE"

La Commission française chargée de la censure de tous les films cinématographiques exhibés en France vient de rendre une décision prohibant la production sur toute l'étendue du territoire français du film "La Garçonne", tiré du roman de l'écrivain Victor Marguerite.

Cette interdiction est justifiée "par la déplorable déformation du caractère de la jeune fille française" dans ce œuvre dont la publication a soulevé un mouvement d'indignation dans toute la France.

Tous les diplomates français à l'étranger ont été notifiés de cette interdiction.

que, n'entretenait pas, avec le Roi, d'excellentes relations, insista cependant pour que le souverain reçut en particulier ses protégés. Louis-Philippe leur dit quelques mots en anglais, sans beaucoup d'accent français. Mais, en écoutant Lafayette, il sembla agir à regret. "Je pensai—dit Cooper—que c'était d'un mauvais présage pour l'influence future du général." Il entendit une officière de la Cour qui murmurait: "Adieu, l'Amérique!" en regardant Lafayette s'engager avec ses Américains.

LES PRIX DE L'ACADEMIE

Pour la première fois, l'Académie vient de décerner le Grand Prix de Littérature, de 10,000 francs, à un auteur dramatique. M. François Porché reçoit cette juste récompense pour l'ensemble de son œuvre. Le poète de "L'Arret sur la Marne, d'Humus et Poissière," le dramaturge des "Butors et la Finette," de "La Jeune Fille aux Jours Roses," de "La Dauphine" et du "Chevalier de Colomb," que la Comédie-Française joue actuellement, est trop connu du public pour qu'il soit besoin de rappeler sa carrière. Applaudissons à cette consécration officielle d'un des plus nobles et des plus fermes talents de la jeune littérature.

Le Prix du Roman, de 5,000 francs, destiné à récompenser un prosateur pour une œuvre d'une inspiration élevée, échoit à M. Alphonse de Chateaubriant pour son tout récent roman, "La Brière." L'auteur, sur lequel on fonde les plus grands espoirs, avait déjà obtenu en 1911 le Prix Goncourt avec "Monsieur des Lourdes."

Le Grand Prix de Langue Française, de 10,000 francs, destiné à reconnaître les services rendus au dehors à la langue française, a été attribué à l'Université Loyal, de Québec et de Montréal.

A QUI LE GRAND PALAIS?

Paris.—Quel est le propriétaire du Grand Palais? Est-ce la Ville de Paris ou l'Etat? W. Emile Massard, président de la commission du domaine municipal, voudrait être fixé à ce sujet.

Dans une note écrite, estimant non sans raison qu'il convient de savoir quel est le propriétaire réel de ce palais, M. Emile Massard a demandé au préfet de la Seine d'examiner les clauses du contrat. La question en vint la peine. Ce qui est certain, c'est que le terrain a été concédé par la Ville à l'Etat. Il y a un option. Celle-ci est-elle encore valable? Il semble bien que non, puisque l'Etat aurait dû payer le prix du terrain au plus tard le 1er juillet 1914. Ne s'étant pas acquitté en temps utile, il a laissé la Ville devenir seule propriétaire du Palais, construit à frais communs.

LA SITUATION VITICOLE EN ALGERIE

Paris.—Pendant les neuf premiers mois de l'année viticole 1922-1923, le mouvement des vins en Algérie a été de 6,412,896 hectolitres, contre 4,702,867 pour la même période de l'année précédente.

La récolte des raisins est très abondante cette année en Algérie et d'importantes expéditions ont déjà été faites en France ainsi que dans bon nombre de pays du Nord de l'Europe.